

JENNIFER TAMAS

**AU NON
DES FEMMES**

Libérer nos classiques
du regard masculin

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

En exergue : Geneviève Fraisse, *Les Femmes et leur histoire*, <<https://www.nonfiction.fr/article-4343-entretien-avec-genevieve-fraisse-le-feminisme-est-une-histoire.htm>> (lien consulté le 27 septembre 2022). Jean-Jacques Rousseau, lettre « À M. d'Alembert », in *Ceuvres complètes*, t. V, texte établi par Bernard Gagnebin et annoté par Jean Rousset, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1995, p. 94. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949, t. I, p. 228. Madame de Villeneuve, *La Belle et la Bête* (1740), Martine Reid (ed.), Paris, Gallimard, 2010, p. 52.

ISBN 978-2-02-151429-2

© Éditions du Seuil, janvier 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*En mémoire d'une héroïne du non
dont l'empreinte demeure indélébile :
ma mère, Ida Cohen.*

L'effacement de l'histoire des femmes se fait par les dominants, mais aussi par les dominées !

Geneviève Fraisse,
Les Femmes et leur histoire

Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, et n'ont aucun Génie.

Jean-Jacques Rousseau,
lettre « À M. d'Alembert »

On ne naît pas génie : on le devient ; et la condition féminine a rendu jusqu'à présent ce devenir impossible.

Simone de Beauvoir,
Le Deuxième Sexe

« Mais sans vous effrayer répondez comme il faut. Dites précisément oui ou non. » La Belle lui répondit en tremblant : « Non, la Bête. » – Eh bien puisque vous ne voulez pas, repartit le monstre docile, je m'en vais.

Madame de Villeneuve,
La Belle et la Bête

Prologue

Une archéologie des refus usurpés

C'était le silence des opprimé·e·s – ce silence profond engendré par la résignation et l'acceptation de son propre sort.

bell hooks¹

De silence et d'oubli : les femmes

« La femme n'existe pas » : Lacan prononça cette phrase en 1970 pour refuser la rigidité du paradigme féminin et souligner qu'il n'y avait jamais eu *une* femme mais *des* femmes. En 2018, *La Femme® n'existe pas* est devenu le titre d'un spectacle joué en Avignon². Mêlant littérature d'autrefois, cris étouffés et combats politiques, la pièce fait sourdre des revendications féminines énoncées depuis Aristophane : son personnage Lysistrata incitait déjà les épouses à mener une audacieuse grève du sexe pour faire plier leur mari. En superposant vingt-cinq siècles de

1. *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme* (1981), trad. Olga Potot, Paris, Éditions Cambourakis, 2015, p. 37.

2. Créée en 2018 par Keti Irubetagoiena, la pièce prolonge la réflexion de Marivaux (*La Colonie*, 1750) grâce à la plume de Barbara Métais-Chastanier.

littérature et de culture, la scène montre que les victimes sont toujours les mêmes. Ce sont des femmes. Des réfugiées. Des « sans-papiers », comme ose aujourd'hui les désigner ce néologisme qui n'est pas pour plaire à tout le monde. Spectatrices impuissantes, nous regardons se dérouler le fil de cette mémoire qui est la nôtre sans avoir prise sur elle. Un passé qu'on n'enseignait pas, un passé auquel les institutions, l'école, les historiens préféraient souvent d'autres passés¹. Le métier d'historiographe du roi puis le récit historique furent longtemps déclinés au masculin, n'est-ce pas ? Ce spectacle nous montre à quel point la femme est devenue une marque : elle fait vendre, elle fait fantasmer, elle fait d'autant plus consommer qu'elle n'a aucune réalité. Les personnages ne s'y trompent pas : y aurait-il un homme assez fou pour renoncer à s'offrir du rêve à si bon marché ? La femme est tellement accessible qu'il n'est nul besoin d'elle : elle semble avoir été niée dans sa diversité depuis toujours. Artefact idéologique, *la femme* a été substituée à la réalité *des femmes* plurielles et non catégorisables.

Dès lors, parler de *la* femme est un geste d'anéantissement qui se trouve au cœur de son récit de fondation. La femme n'a jamais existé, ou plutôt elle n'a existé qu'à travers les images fausses, déformées, idéalisées, que les hommes ont bien voulu nous donner d'elle. À défaut de l'appréhender en elle-même, il a été plus facile de la rendre invisible, de gommer son histoire et même d'effacer toute marque de son individualité.

1. C'est tout le sujet du récent livre de Titiou Lecoq, *Les Grandes Oubliées. Pourquoi l'Histoire a effacé les femmes*, Paris, L'Iconoclaste, 2021.

De manière encore plus emblématique, c'est le refus des femmes qui a été lui-même refusé : passé sous silence, effacé. Quoi de plus élémentaire pourtant qu'un *non* ? Même l'enfant qui acquiert le langage passe par une phase où le *non* structure son rapport au monde. S'opposer permet de prendre conscience de soi, de se séparer, d'exister. D'où vient alors que les femmes soient perçues comme des êtres ne sachant pas dire « non » ou dont le *non* ne compte pas, au point qu'elles intériorisent cette défaillance et s'y conforment ? Qu'est-ce qui conduit à *consentir* malgré soi¹ ? Est-ce abdiquer la volonté ou se soumettre par peur d'être libre ?

Cet essai a l'ambition d'explorer la littérature dite *classique*, et d'analyser sa sédimentation dans notre culture populaire et son rôle dans la formation de l'imaginaire occidental. Le but est de déconstruire les mécanismes de la parole féminine en décelant les rouages mis en place par les hommes dans le cadre de la société française du xvii^e siècle. Les codes de séduction (amour courtois, galanterie), certains traités de civilité ou encore des manuels de conversation ont parfois dicté aux femmes un devoir de « réserve », le « silence », voire une « feinte résistance ». Le théâtre, la poésie, le roman, les contes de fées sont autant de lieux où les auteurs ont fantasmé cette oscillation dangereuse où le *oui* flirte avec le *non*, jeux langagiers qui sont devenus les corsets de la parole féminine. Comment distinguer de la vraie la feinte résistance ? Comment trouver sa voix et son identité de femme quand une majorité d'hommes se font ventriloques du désir et que se sont érigés des symboles et des mythes assignés aux femmes ?

1. Vanessa Springora, *Le Consentement*, Paris, Grasset, 2020, p. 62-64.

De leur résistance, de leur désobéissance, il demeure pourtant quelques traces et des archives complexes à déchiffrer. Cet essai vise à les sortir de l'oubli. Si la mémoire des femmes a été effacée, un legs persiste. Il est diffus, mais il est là et il imprègne notre culture, notre histoire et même les textes les plus connus comme les contes de fées. Le refus est partout ; encore faut-il savoir l'appréhender, être capable d'extraire l'expression du féminin sous le regard masculin, de déceler ce qui *cloche* sous les belles images de princesses endormies que célèbre dans le monde entier la puissante industrie Disney. Il nous faut éduquer notre regard, tendre l'oreille vers le bruissement enfoui des voix de résistantes. Il nous faut, en un mot, restaurer notre *matrimoine* culturel. Cet effort de résurrection semble désormais possible.

« Non », un mot magique ?

2017. L'affaire Weinstein secoue le monde entier. Une avalanche de « #MeToo » couvre les réseaux sociaux. Nous assistons à cet engouement. Heure après heure, le déferlement continue, c'est un raz-de-marée. Le monde bascule. Des femmes. Ce sont des femmes qui parlent, qui écrivent. Deux mots, quelques phrases, des témoignages ou encore des récits-fleuves, douloureux, insoutenables. Mystère ou miracle : pour la première fois non seulement on les entend, mais on les écoute. Les cris ne sont pas assourdis. On ne baisse pas le volume, on ne coupe pas la parole, on perçoit distinctement des récits. Médusés. Justement. Méduses, Gorgones, Érinyes : *pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?* Sont-elles des femmes ou des créatures venues des Enfers pour forcer le souvenir, faire renaître les crimes et surgir les remords ? Elles sont bel et bien femmes : elles

sont vous, elles sont moi, elles sont nos filles et nos sœurs, nos mères et nos voisines. Elles sont soudainement entendues. Leurs paroles sont même suivies d'effets : accusations, procès, licenciements, les mots chargés de sens pèsent d'un nouveau poids. La voix des femmes devient *agissante*.

Révolution culturelle ? Peut-être. Révolution et réappropriation du langage, certainement ! Ces deux petits mots, « moi aussi », ont tout à coup le pouvoir de faire vaciller les vies, les carrières, les rapports de force. L'impunité et les certitudes. Se produit l'inconcevable : le refus féminin gagne brutalement une *force perlocutoire* qui avait toujours été interdite aux femmes, alors même que cette interdiction passait inaperçue. Pour le dire plus simplement, dire « non » quand on était une femme n'avait pas le même poids que dire « non » quand on était un homme. Un même mot ne produisait pas les mêmes effets ! Est-ce possible ? Austin aurait-il négligé un détail crucial ? Le célèbre philosophe du langage affirmait, dans un cycle de conférences à Harvard qui fit date, qu'il existe des énoncés *performatifs* : il suffirait de *dire* pour *faire* quelque chose¹. Par exemple, c'est en disant « je te remercie » qu'on remercie, « je te pardonne » qu'on pardonne, ou encore « oui » ou « non » à l'officiant de cérémonie qu'on accepte ou refuse le mariage. Il faut certes distinguer ces actes de langage de la vie quotidienne (remercier, promettre, prévenir etc.) des actes de langage institutionnels où une personne a le *pouvoir* de prononcer certaines formules (un juge, un prêtre, un officiant ont l'*autorité* nécessaire pour conférer à leur action un effet). Mais les philosophes du langage, tels Austin ou Searle, ne pensent pas la différenciation sexuelle : dans les actes

1. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire* (1962), trad. Gilles Lane, Paris, Seuil, 1991.

quotidiens, les mots agissent d’eux-mêmes, peu importe le sexe de la personne qui les profère.

Selon cette philosophie du langage, les adverbes de phrase *oui* et *non* sont essentiels, car ils permettent aux êtres humains d’agir sur leur univers. Les grammairiens les appellent des *mots-phrases* : leur emploi suffit à constituer une phrase entièrement intelligible, sans nul besoin d’ajout ou d’explication complémentaire. Ils permettent de se positionner, d’affirmer quelque chose – de manière positive ou négative – et de manifester linguistiquement l’emprise de l’être humain sur ce qui l’entoure. On distingue ainsi trois modalités de phrase : l’*assertion* (négative ou positive), l’*interrogation* et l’*injonction*. La première dit le monde, la deuxième le questionne et la troisième tente d’agir sur lui par la forme du commandement. La négation est puissante : elle a la capacité de se combiner à chacune de ces modalités. Son prisme négatif est un moyen de dire le monde, de l’interroger négativement et de le faire agir préventivement.

Utilisé seul ou au début d’une phrase, le « non » produit ce que les linguistes appellent une négation *polémique*. Plus qu’une simple description relevant du constat (de type « il ne pleut pas »), la phrase qui commence par « non » est une façon d’entrer en contradiction avec autrui et d’exprimer une contestation, une résistance, un refus ou encore une opposition (« Non, il ne pleut pas »)¹. L’adverbe de phrase qui porte ce pouvoir polémique, en toute logique, ne reçoit pas la marque d’un genre ou d’un nombre : il ne s’accorde ni au féminin ni au masculin.

Comment est-il donc possible de se méprendre sur les intentions de celle qui dit « non » ? Les hommes auraient-ils les pleins pouvoirs sur l’acte de refus ? Et les femmes qui

1. Oswald Ducrot, *Le Dire et le Dit*, Paris, Minuit, 1984.

refusent feraient-elles acte de duplicité ? C'est ce que semblent indiquer bien des paroles d'hommes qui commentent et interprètent le *non* des femmes : certes, elle a bien dit « non », mais elle voulait dire « oui », elle n'a pas vraiment dit « non », son « non » est l'expression polie d'un « oui ». Le refus n'est jamais assez fort, assez clair, assez distinctement articulé. Mythes et variations autour du *non* féminin : il semble établi que « non » n'est pas une réponse de femme.

Récits effacés

L'histoire que je veux retracer est celle des refus oubliés, effacés, incompris, ou irrecevables. Dans le sillage de Laura Mulvey¹, Iris Brey parle de « récits manquants » au cinéma pour signifier que depuis plus d'un siècle nous consommons des images véhiculées par un regard masculin². Cela ne signifie pas que les femmes y sont absentes : leur corps, leur voix, certaines de leurs expériences sont bel et bien montrées. Mais cette esthétisation et cette mise en récit

1. « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screen*, vol. 16, n° 3, 1975, p. 6-18 (en français : *Au-delà du plaisir visuel. Féminisme, énigmes, cinéphilie*, trad. Florent Lahache et Marlène Monteiro, Sesto San Giovanni, Mimésis, 2017).

2. Si le « male gaze » est un prisme qui consiste à filmer les corps selon un désir chosifiant qui n'est pas questionné, Iris Brey définit le « female gaze » sur le plan narratif selon trois critères : « 1-le personnage principal s'identifie en tant que femme ; 2-l'histoire [est] racontée selon son point de vue ; 3-son histoire remet en question l'ordre patriarcal ». Sur le plan formel cela se traduit par trois effets : 1-la mise en scène permet au public de ressentir l'expérience féminine, « 2-si les corps sont érotisés, le geste doit être conscientisé [...], 3-le plaisir des spectateurs ou spectatrices ne découle pas d'une pulsion scopique » (*Le Regard féminin. Une révolution à l'écran*, Paris, L'Olivier, 2020, p. 77).

dépendent majoritairement d'un point de vue masculin. Il manque au cinéma des récits cruciaux, non parce qu'ils sont plus importants, mais parce qu'ils participent au quotidien des femmes – même s'ils n'intéressent pas particulièrement les hommes. Ainsi, les règles, les premiers rapports sexuels, la grossesse, l'accouchement ou les violences sexuelles vécues du point de vue des femmes sont souvent absents de nos écrans alors même qu'ils pourraient faire l'objet d'une dramatisation et d'une esthétisation dignes du septième art¹.

Contrairement au cinéma, la littérature regorge de ce type de récits, même s'ils sont moins connus, qu'ils n'apparaissent pas dans les anthologies littéraires canoniques, ou qu'ils ne figurent pas dans les programmes scolaires. Si pendant des siècles ils n'ont pas retenu l'attention des professeurs, ces *passseurs* de la littérature et de la culture, ils existent depuis toujours. Christine de Pizan et Marguerite de Navarre consacrent des pages entières à l'expérience du viol et à ses effets dévastateurs. Madame de Sévigné écrit de multiples lettres sur les dangers mortels que représentent aussi bien les grossesses que les accouchements. Madame de La Guette narre tour à tour son expérience de l'allaitement, les menaces de viol qu'elle subit, la façon dont elle a mis en fuite ses agresseurs et la manière dont son corps endure héroïquement la douleur. Certains et certaines spécialistes de la littérature d'Ancien Régime connaissent parfaitement ces textes, mais ils demeurent inconnus d'une majorité de personnes qui étudient ou s'intéressent à la littérature française.

1. Notons que cette culture cinématographique change lentement, comme en témoigne le magnifique film de Céline Sciamma, *Portrait de la jeune fille en feu* (2019), qui constitue une proposition éblouissante des expériences féminines, notamment le mariage forcé, les règles, mais aussi la façon déchirante dont peut se vivre un avortement.

L'oubli de ces récits procède d'un geste d'effacement qui s'explique assez simplement. Derrière les œuvres de ces femmes gît un refus de rester à leur place et de se conformer à une société pensée sans elles. La plupart ont pris la plume une fois devenues veuves : elles jouissent alors d'une plus grande liberté pour s'exprimer. Une pièce à soi et de l'argent – pour le dire avec les mots de Virginia Woolf –, voilà qui suffit à entrer en écriture. Mais conquérir la scène littéraire ne va pas de soi et la concurrence est rude, surtout pour une femme, qui essuie d'emblée le préjugé d'infériorité intellectuelle. En restituant la voix et les œuvres de ces écrivaines, cet essai entend faire (re)découvrir une autre littérature, d'autres postures, d'autres récits.

Si le XVII^e siècle est à l'honneur dans cet ouvrage, c'est parce que c'est une période historique dans laquelle les femmes se sont singularisées par l'écriture. Comme Simone de Beauvoir le reconnaît elle-même, issues du peuple comme de l'aristocratie, elles furent particulièrement libres à cette époque¹ ; selon la philosophe, c'est même Ninon de Lenclos qui, malgré les contraintes d'alors, porta « la liberté au point le plus extrême² ». Mais c'est également un siècle-passerelle, qui hérite des discours féminins de la Renaissance et du Moyen Âge et qui intensifie aussi un dialogue perpétuel avec le monde antique gréco-latin. C'est le siècle où se fixe l'usage de la langue grâce au rayonnement des académies et

1. « Il est important de souligner que pendant tout l'Ancien Régime ce furent les femmes des classes travailleuses qui connurent en tant que sexe le plus d'indépendance. La femme avait le droit de tenir un commerce et elle possédait toutes les capacités nécessaires à un exercice autonome de son métier » (Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949, t. I, *Les Faits et les Mythes*, p. 188).

2. *Ibid.*, p. 181.

à l'élaboration des dictionnaires. Loué par Voltaire et son *Siècle de Louis XIV*, le xvii^e représente désormais un siècle-musée qu'on résume à gros traits sous le terme *classique* sans prendre en compte la bigarrure, l'hétérodoxie ainsi que la multitude des points de vue qui s'y sont exprimés. Nous le redécouvrons aujourd'hui à travers un prisme féminin, comme en témoigne l'anthologie récemment dirigée par Martine Reid¹. Pour autant, cet héritage féminin, avant d'être effacé et redécouvert, a d'abord modelé le siècle des Lumières.

Car c'est dans le sillage de ces femmes de lettres que les femmes du xviii^e siècle tiennent salon et occupent une place importante dans la société. Elles se distinguent aussi bien dans l'écriture que dans la peinture, les sciences et les arts². Madame Dupin fait de Rousseau son secrétaire de 1745 à 1751 et lui demande de conduire plusieurs recherches sur l'histoire des femmes, des Amazones aux écrivaines les plus marquantes. Rousseau se servira ensuite de ce long travail de documentation pour appuyer ses thèses les plus controversées, notamment pour expliquer le rôle domestique qu'il assigne à Sophie dans l'*Émile*. Rousseau est souvent incriminé pour sa *misogynie*, mais ses contradicteurs modernes se font rarement l'écho de ceux et celles qui l'ont combattu de son vivant. Ses thèses, notamment au sujet de la femme idéale que représente Sophie, ou encore sa conception de « la résistance naturelle des femmes » ont été fortement dénoncées par Jean-François Marmontel et beaucoup d'autres hautes personnalités de son époque qui

1. *Femmes et Littérature. Une histoire culturelle*, ouvrage collectif, 2 tomes, Martine Reid (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020.

2. Voir *Femmes artistes à l'âge classique. Arts du dessin – peinture, sculpture, gravure*, Élise Pavy-Guilbert, Stéphane Pujol et Patrick Wald Lasowski (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2021.

sont aujourd'hui effacées de l'histoire littéraire. Comme la mémoire individuelle, la mémoire collective est sélective. Plus le temps s'écoule, plus le régime du souvenir s'érode, plus les éléments retenus s'étiolent et se faussent.

Sédiments de l'oubli

Comment expliquer qu'on trouve encore au XVIII^e siècle des anthologies comme l'*Histoire littéraire des femmes françaises* de l'abbé de La Porte (1769) tandis que ces femmes sont aujourd'hui tombées dans l'oubli au point qu'il faille les *redécouvrir* ?

Cela tient à deux phénomènes.

D'une part, la Révolution française a invalidé symboliquement tout ce qui précède 1789, comme s'il s'agissait d'effacer une histoire et des valeurs teintées de privilèges et d'aristocratie, dès lors ineptes et inaptes à nous transmettre des modèles touchant à notre humanité ou à notre expérience commune. L'abolition des privilèges la nuit du 4 août a conduit à un glissement saisissant : l'abolition d'une culture vue comme privilégiée et loin du peuple. Sans formuler ainsi ce désenchantement culturel, la geste révolutionnaire a pourtant contribué au scepticisme avec lequel on appréhende aujourd'hui le passé. Cette sévérité à l'égard d'un passé jugé peu digne d'intérêt s'exprime avec force dans le monde universitaire nord-américain où j'enseigne : la suspicion est de mise ; la recherche de figures féminines inspirantes semble même vouée à l'échec.

D'autre part, le travail des intellectuels au XIX^e siècle a fait émerger une *certaine* littérature classique. En canonisant un héritage culturel masculin ainsi que l'œuvre de quelques rares femmes comme Madame de Sévigné, ils ont

effacé beaucoup d'œuvres des femmes d'autrefois. Ces érudits appartiennent à une société patriarcale que Napoléon a consolidée sur le plan des lois comme sur celui des idées. L'héritage de Rousseau est aussi lourd de conséquences puisqu'il nourrit une vision romantique du monde : *La Nouvelle Héloïse* a marqué les esprits, tout comme *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe. La femme est alors mise sur un piédestal, éthérée, fût-elle mère, si bien qu'elle souffre d'une forme de déréalisation que le libertinage du siècle précédent ne permettait pas d'envisager. Évanescence, éphémère, nymphe ou sylphide, elle trouve une nouvelle pureté, que ses grossesses n'érodent pas. Ces textes invitent à explorer sur le plan littéraire l'idéal représenté par la Vierge Marie, mère pure, femme parfaite, impossible imitation. Muses pour les poètes, mères inatteignables (*Le Lys dans la vallée*), vierges idéalisées jusqu'à la chute (*La Faute de l'abbé Mouret*) ou putes honnies qu'il faut sauver (*Nana*), les femmes souffrent d'une aura qui pèse sur elles comme une chape de plomb. D'un côté les travailleuses issues du peuple, les Gervaise déssexualisées, de l'autre les femmes bourgeoises asservies à leur foyer. Et des exceptions comme George Sand ou Rachilde qui gênent en même temps qu'elles font voler en éclats tous les repères imposés par une société patriarcale de plus en plus étouffante. L'étau se resserre.

L'effacement des femmes par les femmes

Rien d'étonnant à ce que le livre de Simone de Beauvoir publié en 1949 apparaisse comme un grand coup de pied lancé dans la fourmilière des idées reçues. Pour la première fois, la femme est pensée comme objet philosophique.

Le Deuxième Sexe offre en effet un panorama complet sur la représentation de la femme aussi bien dans ses dimensions sociale, historique, que mythologique. La chercheuse s'intéresse autant à l'éducation des femmes qu'à leur place dans la société, que ce soit dans le mariage ou la prostitution. Les travaux de Manon Garcia montrent à quel point l'œuvre de Beauvoir demeure essentielle pour penser aujourd'hui la condition féminine¹. Longtemps relégué au rang de simple œuvre littéraire, *Le Deuxième Sexe* a aujourd'hui gagné ses lettres de noblesse dans le monde de la philosophie. Si ce reclassement en dit long sur l'infériorité supposée de la littérature, il nous invite toutefois à prendre au sérieux ce que cette discipline dit des textes littéraires.

Dans les pages consacrées à l'Ancien Régime, Simone de Beauvoir passe en revue, sans en analyser les contenus, les plus grandes œuvres écrites par des femmes. Elle reconnaît leur prestige intellectuel ainsi que leurs contributions fondamentales au monde des lettres. Elle conclut toutefois :

Ainsi à travers tout l'Ancien Régime, c'est le domaine culturel qui est le plus accessible aux femmes qui tentent de s'affirmer. Aucune cependant n'a atteint aux sommets d'un Dante ou d'un Shakespeare ; ce fait s'explique par la médiocrité générale de leur condition. La culture n'a jamais été l'apanage que d'une élite féminine, et non de la masse ; et c'est de la masse que sont souvent issus les génies masculins ; les privilégiées mêmes rencontraient autour d'elles des obstacles qui leur barraient l'accès des hautes cimes².

1. Manon Garcia, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Castelnau-le-Lez, Climats, 2018.

2. *Le Deuxième Sexe*, *op. cit.*, t. I, p. 182.

Il est bien évidemment discutable de soutenir que les grands écrivains viennent majoritairement de la « masse ». Ironiquement, Simone de Beauvoir n'est-elle pas socialement et spirituellement la digne héritière de ces aristocrates qui furent pionnières en leur temps ? Derrière ce geste de désaveu inconscient se lit aussi le coup involontairement porté aux autres femmes. Pourquoi leur dénier la possibilité d'égaliser les plus grands hommes dans la production littéraire ? N'est-ce pas une allégeance suspecte au canon masculin que d'affirmer que ni Marguerite de Navarre, ni Christine de Pizan, ni Madame de Sévigné n'arrivent à la hauteur d'un Dante ou d'un Shakespeare ? Lecture approximative de textes fondateurs ou regard sous influence des préjugés ? Ces considérations témoignent de l'urgence de relire autrement les textes du passé. Les sédiments de l'oubli ne seraient pas si puissants si les femmes elles-mêmes ne contribuaient pas à effacer leur passé, malgré elles.

« Je suis une fille sans histoire », déclare dans son dernier essai Alice Zeniter¹, une normalienne, professeure, romancière, et encore metteuse en scène et actrice, qui a reçu la plus solide des formations. Avec une verve pleine d'humour, elle s'attaque à notre patrimoine littéraire pour dénoncer sa misogynie en regrettant l'absence de modèles féminins capables d'inspirer les jeunes lectrices. Selon elle, notre littérature nationale serait profondément défailante et laisserait de côté la moitié de son lectorat. Obligée dans sa jeunesse de s'identifier à des personnages masculins, elle fustige la représentation des protagonistes féminins cantonnés dans des rôles de victimes ou de femmes passives, telle la princesse de Clèves qu'elle cite pour illustrer son propos. Certains de ses exemples touchant au courant romantique

1. *Je suis une fille sans histoire*, Paris, L'Arche, 2021.

sont particulièrement convaincants, mais je ne saurais réduire toute la littérature à ce constat désenchanté. Par contre, je perçois son analyse comme la preuve qu'il existe quelque chose qui *achoppe* dans la transmission des textes du passé.

Si les lectrices renoncent à reconnaître les chefs-d'œuvre des autrices du passé, si elles sont incapables de déceler des modèles d'action et de courage dans ces portraits de femmes, n'est-ce pas le résultat d'un héritage manqué ? Les femmes ne souhaitent pas *consciemment* effacer l'exemple de leurs devancières ni enfouir leurs œuvres sous une gaine d'oubli. Mais, comme le dit Pierre Bourdieu, la réception des œuvres, même quand elle est érudite et qu'elle repose sur des choix méthodologiques apparemment objectifs, résulte d'une forme d'endoctrinement invisible qu'il nomme « domination masculine »¹.

Pour changer notre perception des textes passés, pour reconnaître qu'ils peuvent nous servir à penser notre présent, pour accepter leur valeur indépendamment des *écrans* masculins dont nous avons été trop longtemps prisonnières, il faut *lire autrement* et adopter un point de vue féministe. C'est évidemment un geste politique qui suppose non seulement de changer l'enseignement des grands textes, mais aussi de s'affranchir des stéréotypes auxquels les femmes ont été réduites². Pas plus qu'aujourd'hui les femmes des

1. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998. Notons qu'ironiquement ce texte a fait l'objet de critiques de la part de féministes et sociologues françaises qui reprochent à Bourdieu d'ignorer leurs travaux novateurs sur le sujet parus avant qu'il ne publie les siens (voir en particulier Anne-Marie Devreux *et al.*, « La critique féministe et la domination masculine », *Mouvements*, 2002/5, n° 24, p. 60-72).

2. Il s'agit de repenser l'histoire littéraire comme d'autres ont repensé l'histoire de l'art, du cinéma ou du féminisme. Voir Alice Coffin, *Le Génie lesbien*, Paris, Grasset, 2020, p. 170-171. Notons d'ailleurs que plusieurs

siècles précédents n'ont été les actrices passives d'une histoire qui se serait déroulée hors d'elles. Pas plus que maintenant, elles ne se sont perçues comme des victimes ou des proies soumises. Dans leurs représentations littéraires, comme dans leur combat singulier, leurs comportements ne peuvent être résumés à la simple incapacité à « faire des trucs », contrairement « aux mecs », selon les mots d'Alice Zeniter¹. La pluralité des mondes que portent ces femmes interdit qu'on résume leur destin à un unique horizon, toujours appauvri et toujours déceptif.

Reconstruire une archive du présent

Les héroïnes que cet essai explore sont majoritairement connues du grand public parce qu'elles hantent notre imaginaire collectif à travers des films, des contes de fées et même des romans récents. Certains de ces textes sont devenus des *classiques* que l'on continue d'enseigner mais d'une manière qu'il faut absolument interroger (*Andromaque*, *Bérénice*, *La Princesse de Clèves*, *Les Liaisons dangereuses*). D'autres constituent une partie de notre culture populaire mais ils nous ont été transmis à travers des interprétations qui peuvent paraître surprenantes, et surtout sexistes (*Le Petit Chaperon rouge*, *La Belle au bois dormant*, *La Belle et la Bête*). D'autres encore, moins connus sans doute, sont des portraits de femmes brossés par des autrices qui mériteraient elles aussi de figurer aux côtés des *classiques* (Marguerite

chercheuses travaillent continûment à renouveler le champ, comme en témoigne la parution récente de l'anthologie de Daphné Ticrizenis, *Autrices. Ces grandes effacées qui ont fait la littérature*, t. I, *Du Moyen Âge au XVII^e siècle*, Marseille, Hors d'atteinte, 2022.

1. *Je suis une fille sans histoire*, *op. cit.*, p. 46.

de Valois, Marie Mancini, Madeleine de Scudéry, Madame de Villeneuve, Olympe de Gouges).

Cet essai propose non seulement de lire autrement notre patrimoine culturel mais aussi de sortir de l'ombre un *matrimoine* magnifique et enthousiasmant. Faisons fi du Petit Chaperon rouge en *jeune fille passive* (chap. 1). Au diable la Belle perçue comme emblème de la *femme sous entreprise...* d'une Bête (chap. 2) ! N'assignons plus à Andromaque les seuls rôles de *mère et épouse parfaites* (chap. 3). Arrêtons de considérer la belle Hélène et ses avatars (telle Marilyn Monroe) comme des *femmes fatales* devenues *victimes consentantes* (chap. 4). Ces perceptions faussées sédimentent les préjugés et expliquent que la littérature classique soit accusée de propager une culture du viol. Interroger les codes culturels de l'Ancien Régime, que ce soit la galanterie (introduction) ou le libertinage (chap. 5), m'a donc paru absolument nécessaire. C'est en contemplant autrement nos classiques que l'on pourra se débarrasser des assignations faites aux femmes aussi fausses que délétères. Non, la princesse de Clèves n'est pas un modèle de pruderie et de frigidité (chap. 6). Refusons de conclure que « Titus n'aimait pas Bérénice » : la reine de Palestine ne se réduit pas à une *femme explorée*, prototype de la *femme hystérique* qui ne se laisse pas quitter (chap. 7). Ces héroïnes classiques que cet essai met à l'honneur ont toutes un point commun : alors même qu'elles sont cristallisées par l'histoire littéraire, leur refus a été effacé. Leur résistance leur a été spoliée. Même si leur nom figure en titre, elles sont réduites à ce que le regard masculin a fait d'elles : des femmes fragiles et dénuées de tout pouvoir d'action. J'aimerais ainsi faire redécouvrir leurs combats en disséquant les mécanismes de la construction culturelle du préjugé.

En partant du présent pour remonter au passé, je propose de déconstruire les erreurs simplificatrices et la mémoire sélective qui sont aux sources de nos représentations actuelles. Ma démarche est inverse de celle qui domine dans les études littéraires à l'Université. Par peur de l'anachronisme et avec le souci de parler le plus justement possible des textes anciens, la démarche philologique traditionnelle isole les sources passées de la société d'aujourd'hui et les place uniquement dans leur contexte d'autrefois. Elle ne s'interroge pas sur la continuité temporelle ni sur l'effet du passé sur le présent, afin d'éviter toute illusion téléologique.

Si ma démonstration ne se fonde pas sur cette approche, elle s'appuie néanmoins sur mon expertise de chercheuse et d'enseignante, soit sur une intime connaissance des textes et sur la façon dont je les transmets quotidiennement dans ma salle de classe en prenant en compte la culture vivante des personnes qui sont en face de moi. Mon travail s'appuie sur des années d'enseignement de la littérature du xvii^e siècle en France, à la Sorbonne, mais aussi et surtout aux États-Unis dans des universités aussi variées que Stanford, Middlebury ou Rutgers, c'est-à-dire de grandes universités privées ou publiques, mais aussi de petites structures qui ressemblent davantage aux classes préparatoires qu'aux gros amphithéâtres français. Ma pédagogie a toujours reposé sur une méthode inductive : je pars de ce que les étudiants et les étudiantes savent, de leur culture propre, de leurs acquis, pour remonter à ce qu'ils et elles ignorent (ou croient ignorer), ce qui leur permet de découvrir de nouveaux liens et de trouver dans le monde un sens et des significations inattendus. Leur présent s'enrichit de figures dont ils et elles pressentaient la force sans se la formuler explicitement. Leur passé gagne en profondeur en s'ouvrant sur le monde de leurs aïeux, dont ils et elles recherchent ensuite les récits.

Si je parle des femmes par opposition aux hommes, ce n'est pas pour exclure un lectorat qui ne se reconnaît pas dans ces catégories ou qui estime que la binarité n'est pas pertinente pour penser les questions de genre. Mais des notions contemporaines comme *cisgenre* ou *binarité* sont inaptées à saisir la société du XVII^e siècle, qui se définissait par la classe sociale, l'étiquette, et qui se moquait de l'identité sexuelle, ce qui n'empêchait pas les rois d'avoir leurs mignons, les hommes de se marier pour avoir des héritiers tout en se réservant le plus souvent à leurs amants, ou les femmes de coucher avec d'autres femmes sans que personne s'en offusque à condition que les règles de l'étiquette soient honorées. Ce qu'on nommerait aujourd'hui *bisexualité* ou *polyamour* se pratiquait très souvent sans se donner de nom. Si la société d'Ancien Régime ne se conçoit pas en termes d'*individualité* ni d'*identité sexuelle*, elle n'était en rien fixe dans ses pratiques sexuelles et, à bien des égards, elle était peut-être beaucoup plus fluctuante que la société d'aujourd'hui¹. Il existe de nombreux exemples de fluidité sexuelle dans des textes parfois éblouissants, telle l'histoire de la Marquise-Marquis de Banneville². Non seulement le maquillage, les perruques, ou encore les habits près du corps n'étaient pas réservés aux femmes, mais le mariage était perçu comme un réseau d'alliances et une façade qui ne préjugait en rien du goût de chacun. Pour ceux et celles

1. Pour une étude récente de ces questions, voir Greta LaFleur, Masha Raskolnikov et Anna Kłosowska, *Trans Historical. Gender Plurality Before the Modern*, Ithaca, Cornell University Press, 2021 ; et également Jennifer Eun-Jung Row, *Queer Velocities. Time, Sex, and Biopower on the Early Modern Stage*, Evanston, Northwestern University Press, 2022.

2. Voir en particulier François-Timoléon de Choisy, Marie-Jeanne L'Héritier et Charles Perrault, *Histoire de la Marquise-Marquis de Banneville*, Joan DeJean (ed.), New York, MLA Texts and Translations, 2004 [1695].

qui estiment que la production culturelle d'une élite aristocratique n'a rien à nous apprendre, qu'elle est honteuse ou politiquement condamnable, rappelons que sa réception est la sélection d'un lectorat masculin qui a effacé les œuvres des femmes. Ce serait donc tomber dans le piège tendu par le patriarcat que de la condamner sans nuances et perpétuer le geste d'oubli dans lequel ces textes ont été jetés.

Écrire selon une double inspiration

Lorsque le mouvement #MeToo s'est propagé comme une traînée de poudre, j'ai été à la fois éblouie et consternée. Éblouie, parce que le chœur des femmes se détachait enfin de l'opéra qui depuis longtemps se jouait sans elles. Quels que soient leur milieu social, leur langue maternelle, leur pays d'origine, elles s'exprimaient et leur parole était entendue. L'euphorie, l'espoir et l'incrédulité trouvaient droit de cité. Pourtant, j'ai aussi été attristée, à double titre.

D'abord, certains ont cru déceler là de nouvelles aspirations alors que les revendications de ces femmes ont toujours existé. Il n'a pas fallu attendre le *xxi*^e siècle pour que fussent décriées les violences sexuelles, les insultes misogynes, les représailles à l'égard de femmes insoumises. Comme l'a longuement expliqué Geneviève Fraisse, la singularité de #MeToo ne tient pas au *contenu* de ses revendications, mais à sa *réception* : pour la première fois, la voix des femmes a représenté un raz-de-marée puissant qu'il a été impossible d'ignorer. Les voix ne se sont pas *libérées* : elles ont été *écoutées*. Parler de « libération » du discours, c'est considérer que toutes avant elles étaient des prisonnières ou encore des femmes pas assez courageuses ou

trop peu intelligentes pour se positionner, écrire, réfléchir à des questions qui n'ont jamais pu se débattre sans elles, quand bien même beaucoup de leurs contributions ont été rendues invisibles.

Ensuite, j'ai été embarrassée de voir certaines femmes brandir en réaction à #MeToo l'étendard de la galanterie ou avancer les arguments d'une *culture à la française* pour justifier l'inégalité de traitement en matière de consentement sexuel. Les exemples littéraires, mais aussi les normes conversationnelles ou culturelles ont été convoqués pour donner en pâture un héritage culturel sorti de tout contexte. La galanterie n'a jamais été pensée pour asservir les femmes ou les forcer à accepter l'inacceptable. La galanterie fut d'abord une construction littéraire élaborée tant par des hommes que par des femmes pour servir de rempart à la violence de la société d'Ancien Régime : une société où l'on se provoquait en duel pour un mot de travers, une société où les viols étaient perçus comme banals et si fréquents qu'ils sont très peu documentés par les archives judiciaires¹, une société où les jeunes gens ne se choisissaient pas et où les jeunes filles vivaient leur nuit de noces comme la pénétration brutale d'un parfait étranger, bref, une société extrêmement éloignée de ce qu'on peut imaginer de nos jours. Réduire la galanterie à quelques clichés (faire la cour, feindre de résister ou flatter) est un geste simplificateur qui a des conséquences cruciales : invisibiliser la part que prirent les femmes dans cette entreprise de perfectionnement des mœurs, et invalider toute la littérature d'Ancien Régime en la frappant d'un sceau d'infamie. C'est comme si tout ce qui précède la Révolution française était nécessairement

1. Voir Georges Vigarello, *Histoire du viol, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1998.

suspect : que pourrait-on « sauver » d'un monde fondé sur les inégalités sociale, sexuelle et économique ?

J'écris dans le double espoir de révéler un *matrimoine* oublié et de convier les voix dissidentes des siècles anciens à la conversation féministe qui est de nos jours tellement enthousiasmante. Si la société d'Ancien Régime figure aujourd'hui sur le banc des accusés, elle porte en elle des textes puissants qui méritent d'être redécouverts et de ne pas rester enfouis dans les bibliothèques ou séquestrés dans les forteresses universitaires. Beauvoir saluait le rôle primordial que jouèrent les femmes de cette époque¹, mais elle ne s'est pas emparée de ce passé-là pour penser la condition féminine, son évolution ou ses invariants. La littérature féminine de la société d'Ancien Régime constituerait donc un *impensé philosophique et politique* pour les féministes d'aujourd'hui. Selon Geneviève Fraisse, ce geste d'effacement, produit aussi bien par les dominants que par les dominées, conduit à invisibiliser les femmes :

Beauvoir n'a pas compris l'histoire des féminismes. Dans le chapitre du *Deuxième Sexe* consacré à l'histoire, elle explique que les femmes d'avant n'ont rien compris, n'ont fait que bavarder, que leur histoire est celle d'un long consentement. Elle s'est trompée parce qu'elle pense avec la catégorie de l'altérité et du conflit, elle pense Hegel et Marx. Même si elle a plus tard reconnu son erreur, même si elle a accepté de dire « nous », elle ne se rend pas compte qu'il y a déjà eu des « nous » dans l'histoire².

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, op. cit., t. I, p. 179-188.

2. Geneviève Fraisse, *Féminisme et Philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2020, p. 295-296.

Cet oubli est regrettable, car il fausse le débat et biaise un discours féministe qui doit se penser dans la continuité historique. C'est la seule façon d'éviter l'incompréhension et les accusations portées aujourd'hui contre les disciplines qui s'attachent au passé. Aux États-Unis, où j'enseigne, le milieu universitaire lui-même est parfois sceptique face à cette littérature de l'ancien temps que les étudiants américains voient souvent comme l'héritage d'un « privilège blanc » (*white privilege*), considérant même qu'une telle littérature conçue par des hommes blancs, vieux ou morts (*old/dead white men*) n'a absolument rien à leur apprendre.

Ce discrédit jeté sur les vestiges du passé prend aujourd'hui les contours d'une revendication égalitaire. Au nom de la lutte contre le racisme, plusieurs universités comme Princeton ou Georgetown ne rendent plus l'apprentissage du grec et du latin obligatoire pour leurs étudiants de lettres classiques. Le nouveau mot d'ordre est de lutter contre le colonialisme et l'impérialisme, en sapant les édifices culturels des nations mais surtout en décontextualisant les notions historiques contestées. Ce serait peut-être risible si seule une poignée d'étudiants assoiffés d'idéal aspiraient à une autre éducation, mais ces revendications sont appuyées par des professeurs qui entendent faire passer pour rétrograde, inepte, voire raciste, le savoir de leurs collègues. Certains étudiants n'y voient que du feu. Rien d'étonnant toutefois pour qui connaît le coût des études supérieures au pays de l'Oncle Sam. Un étudiant qui paie, selon son institution, entre 15 000 et 75 000 dollars par an veut rentabiliser son investissement en développant un savoir *utile* et *pertinent*. Pour beaucoup, la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles n'en

fait évidemment pas partie. Il fut difficile de faire aimer *La Princesse de Clèves* au jeune Nicolas Sarkozy qui, bien qu'issu d'un milieu favorisé, trouva la langue difficile et ennuyeuse. Imaginez la tâche de celui ou celle qui souhaite transmettre cet héritage féminin à des Américains ou des Américaines dont le français n'est pas la langue maternelle et qui ne savent presque rien de cette France d'autrefois ! Le recrutement de ces étudiants et de ces étudiantes est d'autant plus difficile qu'il ne s'agit pas seulement de défendre sa discipline, mais de les engager dans une voie qui connaît un profond désamour. Les études françaises, après la gloire fanée de la *French Theory*, sont perçues comme moins attrayantes, notamment à cause d'un passé colonial, raciste, misogyne, qu'on ne peut dénier mais qui éclipse tout le reste.

Je reste néanmoins persuadée que l'avenir ne se bâtit pas sur des sables mouvants. En exhumant du passé des refus oubliés, j'espère sincèrement convaincre mes étudiants et mes étudiantes, mais aussi tous ceux et toutes celles qui voudront bien tendre l'oreille, que le combat des femmes a tout intérêt à se réapproprier son histoire. N'en déplaise à Alain Finkielkraut, les femmes ne sont ni de « mauvaises gagnantes » ni de « terribles simplificatrices »¹. Contrairement à ce qu'affirme Emmanuel Todd², le patriarcat n'est pas mort : il continue même de dominer notre réception de la littérature classique ! En brisant le prisme masculin à travers lequel la culture s'est transmise, cet essai invite à la vigilance, comme à la reconnaissance des « non » que les

1. Alain Finkielkraut, *L'Après-Littérature*, Paris, Stock, 2021, p. 27-91.

2. Voir notamment ce que l'auteur dit de la « matridominance idéologique » dans *Où en sont-elles ? Une esquisse de l'histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2022, p. 19-24.

personnages féminins profèrent dans les textes littéraires. Pour comprendre les refus gestuels, ne faut-il pas d'abord être capable de prendre au sérieux ceux que les mots expriment ? Il me semble évident qu'à force d'analyser la résistance des femmes on pourra mieux déceler leur combat, honorer leur legs et respecter leur parole.